Document généré le 19 avr. 2024 20:59

Liaison

Les beaux jours de la littérature jeunesse de l'Ouest canadien

Laurent Poliquin

Numéro 129, 2005

Littérature pancanadienne 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41423ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poliquin, L. (2005). Les beaux jours de la littérature jeunesse de l'Ouest canadien. *Liaison*, (129), 101–103.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

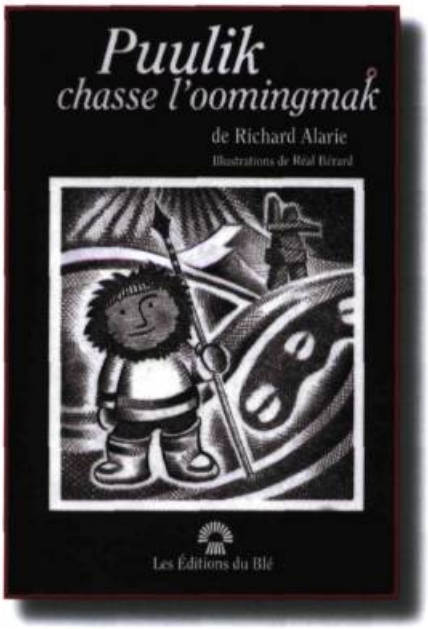
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les beaux jours de la littérature jeunesse de l'Ouest canadien

Laurent Poliquin

« Ah ! Je l'ai lu quand j'étais jeune ! », s'exclamait récemment un jeune professionnel, rencontré au congrès annuel des enseignants, à propos d'une bande dessinée lue à la va-vite dans le brouhaha d'un corridor d'école il y a 15 ans. Un souvenir de lecture parmi tant d'autres, mais qui n'aurait jamais été possible sans le travail d'Annette Saint-Pierre, pionnière de l'édition jeunesse dans l'Ouest canadien. Qui plus est, il oblige le principal intéressé à aménager au livre *Louis Riel, père du Manitoba* (éditions des Plaines, 1996) un petit coin discret dans sa mémoire et éveille, chez son propre fiston devenu grand, l'impérieuse envie de la lecture du « livre de papa quand il était jeune ».



Cette anecdote témoigne de la vitalité du livre jeunesse de l'Ouest canadien, après plusieurs décennies à faire beau et bien, malgré un certain manque de ressources qui a marqué les premières publications jeunesse et une critique qui s'étiole sous des mines parfois mal renseignées. Et pourtant, certains titres n'ont pas manqué de faire histoire, d'attirer l'attention de la presse internationale sur la grandeur de la simplicité quand la finesse d'un imaginaire se démarque. Ce fut le cas de *Puulik cherche le vent* de Richard Alarie (éditions du Blé) qui a reçu le prix Saint-Exupéry en 1996, ou plus récemment de *L'Arbre de Maxine* (Plaines, 2004), de l'auteure Diane Carmel Léger, finaliste au prestigieux prix France-Acadie. Or, depuis une trentaine d'années, le livre jeunesse de l'Ouest canadien a su rejoindre – sinon même créer – son jeune lectorat. Bon an mal an, on dénombre aujourd'hui un corpus de plus de 85 titres publiés par trois maisons d'édition de l'Ouest depuis 30 ans (Plaines, Blé, Nouvelle Plume), dont 75 % aux éditions des Plaines.

Ce n'est qu'à partir des années quatre-vingt que la littérature jeunesse de l'Ouest canadien connaît un épanouissement sous la plume des Nadine Mackenzie (*Le Petit Dinosaure d'Alberta*, Plaines, 1980), Geneviève Montcombroux (*Touti le moineau*, Plaines, 1980), Yvonne Lagassé (*La Petite Jument blanche*, Plaines, 1981) et Jacqueline Barral (*Solévent*, Blé, 1985). Faut-il considérer cette émergence de l'édition, particulièrement au Manitoba, comme le résultat des tergiversations des années soixante qui ont mené à la remise en question de la francophonie canadienne ? Cette période fondatrice des individualités nationales, aujourd'hui remise en question, aura permis de satisfaire les besoins de publications en contexte culturel minoritaire. D'ailleurs, dès 1974, les premiers titres des éditions du Blé témoignent de l'urgent besoin de publier du matériel scolaire répondant à un impératif régional. Ce fut le cas de la publication des fascicules dont les personnages de Nico et Niski étaient conçus pour appuyer l'enseignement de l'histoire manitobaine, de même que des *Cahiers d'écriture script et cursive* (Plaines), dès 1984.

Bien que ces ouvrages destinés à la jeunesse ne soient pas à proprement parler littéraires, il est difficile de reprocher le caractère didactique à une littérature qui se fait. D'ailleurs, les premiers auteurs exercent souvent la profession d'enseignant et profitent ainsi d'un accès naturel à leur public. Or, depuis quelques années, la cote

est à la fiction de loisir, aux romans d'aventure et d'enquête. Le roman *Les Beaux Jours,* de David Baudemont (Plaines, 2003), Prix du livre français de la Saskatchewan en 2005 et finaliste au prix Saint-Exupéry, en constitue un bel exemple. À partir d'un atelier d'écriture réunissant une trentaine de jeunes Fransaskois, Baudemont réussit à réduire la distance générationnelle entre Silvain et Florence pour sauver une villa historique qui ne manque pas de faire voyager dans le temps le jeune protagoniste. Une séduisante épopée de la « belle époque » qui n'est pas sans rappeler les efforts titanesques des Franco-Manitobains afin de sauvegarder la maison natale de Gabrielle Roy.

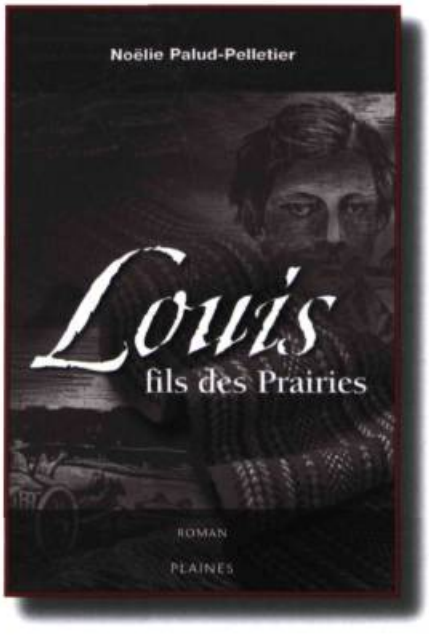
D'autres romans jeunesse, campés dans un Winnipeg actuel, parviennent aussi à connaître un succès d'estime qui n'est pas sans mérite. Paul Bosc, auteur du *Mystère du Cheyenne* (Plaines, 2001) réussit à maîtriser une narration à la première personne, à créer des personnages naturels et à soutenir l'action dans son plus récent opus jeunesse *Le Mystère de la lucarne* (Plaines, 2005). Bosc donne la parole à Chanelle, qui s'inquiète de l'arrivée des nouveaux voisins ; ces derniers semblent cacher leurs enfants, ce qui ne manque pas d'attirer la curiosité de la famille. Ce livre raconte une histoire touchante qui relate les difficultés de l'immigration et qui porte à réfléchir sur les affres de la clandestinité.

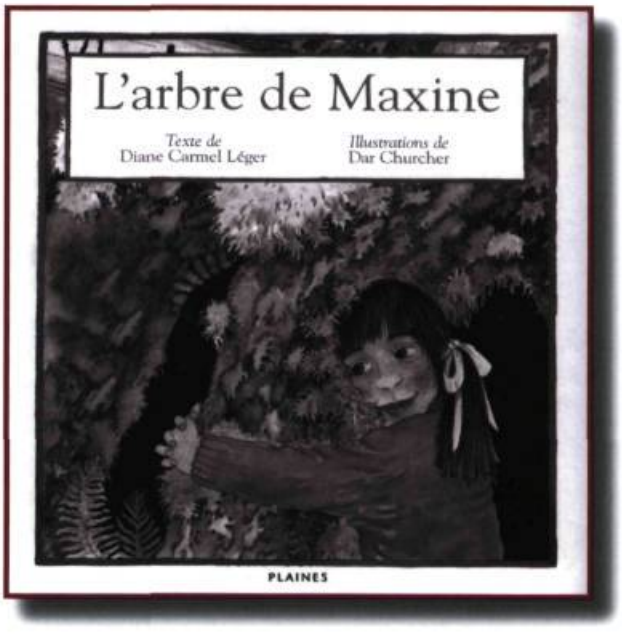
À ces romans s'ajoutent ceux qui font intervenir le patrimoine, l'histoire et les réalités de l'Ouest. Les auteurs ont d'ailleurs certains sujets de prédilection, dont les dinosaures, les voyageurs, les bisons (on se rappellera le bel album *Toba veut voler*, aujourd'hui épuisé, de Diana et Robert Freynet, Plaines, 1986), et certains personnages historiques incontournables, du géant Beaupré (*Fait à l'os!* de Daniel Marchildon, Nouvelle Plume, 2001) à La Vérendrye (Robert Freynet, 2002) et, surtout, Louis Riel. Ce dernier connaît justement un engouement en France, depuis la traduction chez Casterman à Paris du *Louis Riel* de Chester Brown, une biographie caricaturale qui participe d'un nouveau genre, prisé chez les éditeurs américains, le *comic-strip* romancé. Riel avait déjà occupé les cases de deux bandes dessinées publiées aux éditions des Plaines, celle de Robert Freynet (1980) et de Zoran et Toufik (1996) dont nous avons parlé précédemment. Mais c'est dans le roman que le personnage de Louis Riel s'exprime le mieux. D'abord, dans *Louis, fils des Prairies* de Noëlie Palud-Pelletier, l'une des rares publications à aborder la jeunesse du révolutionnaire métis, dont la nouvelle édition (2004) vient de remporter le prix Margaret-McWilliams de la Manitoba Historical Society; ou encore *À la recherche de Riel* de Louisa Picoux (Blé, 2002). L'auteure de *Légendes manitobaines* (Plaines, 3e éd., 2003) représente un jeune garçon de 12 ans, Raoul Désilet, coupable de s'être assis sur la chaise qu'occupait jadis Louis Riel au lieu historique de la maison Riel à Saint-Vital. Après un cauchemar mystérieux, Raoul est projeté en 1869, au beau milieu de l'effervescence qui anime les Métis de la rivière Rouge. Recueilli par les Lafontaine, il part à la recherche de Riel, afin de lui présenter ses excuses, croyant que lui seul pourra lui permettre de revenir au Saint-Boniface qu'il connaît. Un clin d'œil fascinant qui a le bonheur d'allier la réalité actuelle d'un jeune Métis du XXIe siècle à celle du héros fondateur du Manitoba.

L'album jeunesse n'est pas en reste. En 2002 et 2003, André Duhaime et Francine Couture ont collaboré à l'édition très remarquée de poèmes haïkus destinés aux enfants (*Automne! Automne!, Bouquet d'hiver, Le Soleil curieux du printemps et Châteaux d'été*). Le poète André Duhaime, engagé dans la promotion de cet art poétique japonais, multiplie les présentations en milieu scolaire et participe activement à la renommée de cette « juxtaposition de l'immua-

ble et de l'éphémère», comme il le dit si bien. En 2004, une jeune conteuse hors pair, France Adams, découvre l'enthousiasme communicatif des plus petits lors de la parution de *Du pain, du lait, des œufs, du beurre* aux éditions des Plaines. Adams maîtrise l'art de la comptine, avec ses répétitions à fredonner, et transmet bien les inquiétudes de Sophie qui, en route vers l'épicerie, perd les pièces de monnaie remises par sa maman, croyant s'être prémunie des distractions qui l'attendent en chemin.

Enfin, plusieurs projets jeunesse se révèlent fort prometteurs, dont la conception récente de plusieurs guides pédagogiques, disponibles gratuitement sur le site Internet des éditions des Plaines. Cette approche avait déjà connu quelques tentatives dans les années 90, aux éditions du Blé; elle a le mérite de rendre accessible à la jeunesse francophone des œuvres d'auteurs de l'Ouest canadien. Toutefois, le constat le plus probant que nous puissions faire à propos de la production jeunesse de l'Ouest canadien est la consolidation d'une ouverture sur le monde et sur l'Autre. Amorcée chez Baudemont, cette accession à l'universel se manifeste par la pluralité des thématiques et la fragmentation du discours folklorisant (*À la recherche de Riel*), tout en mettant à l'avant-plan l'apport de la culture des Métis à l'humanité. La littérature de l'Ouest décloisonnée de son carcan patrimonial, est susceptible d'intéresser l'ensemble du Canada (Bosc, Adams), et, même, la francophonie internationale (pensons à la déforestation présentée dans *L'Arbre de Maxine* de Diane Carmel Léger). Les écrivains ont ainsi taillé une brèche dans l'espace romanesque et dans la relation avec l'Étranger. Cet apport s'inscrit dans le renouvellement de la francophonie de l'Ouest tel que prôné par certains porte-parole de nos communautés, en faveur d'une migration des plus rafraîchissantes. ■





Laurent Poliquin a étudié la philosophie à l'Université du Québec à Trois-Rivières, puis les études françaises à l'Université de Colombie-Britannique et enfin l'éducation au Collège universitaire de Saint-Boniface.